

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE 8

PRIX

DU JOURNAL,

DE L'ABONNEMENT

Rue P. Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir.

3 PIASTRES par mois.

LE PATRIOTE.

Tout ce qui a paru jusqu'à ce jour de l'intéressant feuilleton LES MYSTÈRES DE SAINTE HELENE, sera accordé comme prime aux personnes qui prendront un abonnement au PATRIOTE à dater du 1er septembre.

MONTEVIDEO.

13 SEPTEMBRE 1848.

On lit dans le COMERCIO DEL PLATA, du 9 septembre courant.

« Un COMMERÇANT FRANÇAIS nous a adressé, dans plusieurs numéros du PATRIOTE, une longue lettre bien raisonnée, à propos de quelques lignes écrites par nous, en passant, dans notre numéro du 17 écoulé, touchant ROBESPIERRE et en rendant compte de l'apparition à Paris d'un nouveau journal portant son nom pour titre.

« Sans descendre au fond de ces idées et sans rechercher non plus si Maximilien Robespierre n'appartenait pas plutôt à cette nombreuse classe d'hommes publics, fortement imbus de leur doctrine, mais qui ne la possèdent pas parfaitement lorsqu'il s'agit pour eux de la mettre en pratique; qui proposent, par exemple, comme le fit celui-ci, l'abolition de la peine de mort, et qui ensuite appliquent cette même peine à outrance;—nous nous bornons à observer que nous n'avons nullement eu l'intention de juger ni de qualifier Robespierre, mais que nous avons voulu manifester notre surprise, en voyant un journal socialiste prendre ce nom pour titre, ne le croyant guère propre à lui attirer des adeptes.

« Il se peut que Robespierre n'ait pas été terroriste; d'ailleurs ses hautes capacités n'ont été méconnues ni par l'histoire, ni par ses contemporains. Il se peut aussi que ses théories aient été essentiellement socialistes, élavées et humanitaires. Mais dès qu'il a eu le malheur de donner son nom à une époque déplorable, ou que cette époque l'a pris injustement; et dès qu'il n'y a pas à douter qu'aujourd'hui, en France, les idées que rappelle cette période sanglante sont énergiquement repoussées par le sentiment national; il nous avait paru assez inopportun qu'un journal, qui naturellement doit désirer de faire triompher ses doctrines, les plaçât sous l'égide de ce nom, et plus encore, qu'il évoquât de la tombe ce sombre spectre, pour qu'il en fut l'écho vivant. Il ne faut pas oublier que, dans ce journal, on suppose que le rédacteur

est Maximilien lui-même en personne.

« Nous ne croyons pas que les hommes de jugement et d'instruction qui ont émis sur Robespierre une opinion favorable, le vissent avec plaisir ressusciter aujourd'hui et apparaître subitement au milieu de la France agitée, régissant une autre fois dictatorialement sa politique et ses destinées; il n'est pas douteux, il est même très certain que la généralité au moins de la population, qui n'est ni LISEUSE ni critique, et qui se laisse plutôt conduire par les impressions et les idées reçues, que cette population dans laquelle le socialisme et le communisme essaient d'infiltrer leurs doctrines; que si aujourd'hui, disons nous, on lui présentait la triste figure de Maximilien exposant gravement ses idées socialistes, ce qui appellerait le moins l'attention de cette population serait sans contredit la bonté intrinsèque de ses théories abstraites; et ce qui assurément révolterait son imagination, serait la terrible guillotine de 93. Le peuple l'écouterait-il sans préventions?—Est-ce ainsi que fructifieraient leurs doctrines?—Nous en doutons fort. Eh bien, nous avons cru qu'il en arriverait tout autant au journal qui le personnifiait. En un mot, l'idée du rédacteur nous a paru inhabile; voilà tout.

« Enfin, le COMMERÇANT FRANÇAIS peut se persuader que, loin de trouver étrange, et encore moins de prendre à mal, la détermination prise par un français de chercher à éclairer ce point historique, nous la trouvons au contraire aussi naturelle que louable. Il peut non seulement compter sur l'INDULGENCE, qu'il a la modestie de nous demander, mais encore sur toute notre insignifiante approbation. Il est d'ailleurs très utile pour l'histoire, il appartient à tout bon patriote, de tenter la réhabilitation, sous quelque aspect que ce soit, des hommes éminents de sa patrie, qu'il croit avoir été mal connus ou mal compris. Ces espèces de recherches historiques critiques nous plaisent d'ailleurs infiniment, et surtout quand elles sont faites avec le bon sens et l'élégance qu'y a mis le savant COMMERÇANT. »

Nous avons traduit cette réponse du COMERCIO DEL PLATA, à l'article qui nous a été remis sur ROBESPIERRE, parce que c'est de justice et de convenance.

C'est en se livrant à une polémique aussi sage et d'aussi bon goût qu'on peut prétendre à éclairer et instruire les hommes; car de la discussion saine et savante jaillit souvent la lumière.

Nous ne pouvons cependant nous dispenser d'observer, que nous ne partageons pas l'avis des rédacteurs du COMERCIO, touchant l'esprit de la population, qui suivant eux, « n'est ni LISEUSE, ni critique, et se laisse volontiers

conduire par les impressions et les idées reçues. »

Le nombre considérable auquel s'impriment tant de journaux en France, nombre qu'on doit considérer encore comme quintuplé par la circulation de tous ces écrits périodiques dans les cafés, les cabinets littéraires et autres lieux publics; ce nombre seul indique au contraire que la population française est éminemment LISEUSE; elle est critique aussi, cela est incontestable, c'est même une des principales distinctions de son caractère national.

Nous croyons donc qu'une population, comme celle de France, se conduit d'après les impressions qu'elle reçoit naturellement, mais aussi qu'elle pense et agit d'après les idées qu'elle se forme par appréciation des hommes et des choses, dans les écrits périodiques et dans les réunions.

Nous croyons, nous, à l'influence de la presse, c'est la tribune de l'opinion publique; car il n'y a pas dans le peuple un parti, une nuance, une pensée qui n'ait son organe imprimé et qui ne fasse ainsi de la propagande.

La presse est aujourd'hui une puissance formidable, et elle s'appuie surtout sur le peuple. Nier son influence, est impossible, parce que ce serait se refuser de croire à l'évidence; et ne pas reconnaître son utilité, ce serait la condamner.

Donc si la presse est utile, elle a de l'influence sur les masses; si elle a cette influence elle doit nécessairement modifier et diriger les impressions et les idées de la population LISEUSE et critique, laquelle entraîne toujours le reste.

Maximilien ne serait pas le premier homme réhabilité par l'opinion publique: plus d'un philosophe, plus d'un grand capitaine de l'antiquité ne supporteraient guère non plus l'énumération de tous les actes que leur impute l'histoire, mais qui, avec le temps s'effacent et ne font aucune tache sur le bien qu'ils ont pu produire.

.....Lit-on avec moins de plaisir les sublimes leçons d'amour maternel de J. J. Rousseau, parce que ce philosophe a mis ses enfants à l'hôpital?—Et ses fautes ont-elles empêché des mères reconnaissantes d'aller semer des fleurs sur sa tombe?

L'homme, le philosophe et le politique, sont malheureusement trois personnes bien distinctes, quoique souvent elles n'en fassent qu'une, et l'histoire ne doit pas manquer dans son impartialité, de faire la juste part de chacune.

Dans l'étude que nous avons publiée, Robespierre a été surtout et exclusivement considéré comme philosophe et réformateur,—cet aspect, il est vrai, est le plus beau sous lequel on le puisse voir.

Dans la biographie qu'on nous a communiquée, on le verra comme homme,—de ce côté, il n'est pas non plus vulnérable.

FEUILLETON DU PATRIOTE — 15 SEPTEMBRE 1848

LES

HEURES DE CAPTIVITÉ

DE NAPOLEON,

MYSTÈRES DE SAINTE-HELENE.

CHAPITRE XIII.

LES DEUX NEGRESSES.

(Suite.)

Cette jeune fille appartenait à la belle race noire de la Cafrerie,—race qui n'a point ce nez épaté et cette chevelure crépue du nègre du Congo ou de Madagascar, mais qui, au contraire possède des traits réguliers et des cheveux aussi ondoyants que ceux des populations italiennes. Angela était issue d'un roi de Tomboa, contrée reculée de la Cafrerie, qui, à la suite d'une guerre qu'il avait eue à soutenir contre des voisins avait été vaincu et était tombé, ainsi que toute sa famille, en leur pouvoir. Ils allaient être, lui et les siens, sacrifiés à la vengeance de ses vainqueurs, c'est à dire rôtis et mangés par eux,—(car ces peuples sont anthropophages)—lorsque des marchands hollandais, qui trafiquaient avec ces peuplades sauvages, achetèrent toute la famille royale de Tomboa, et l'arrachèrent ainsi à la dent vorace de ses ennemis. Une partie de cette infortunée famille avait été dirigée sur les établis-

N° 45.

sements hollandais, pour y servir comme esclave; et, Angela, de ce nombre, fut achetée par des employés de la compagnie des Indes. C'était ainsi que cette fille de roi, était passée au service de mistress Masson. L'empereur fit observer à ce propos que la traite des nègres qui, sous le point de vue humanitaire, était odieuse, avait du moins dans la pratique, des avantages qui ne devaient échapper ni aux philosophes ni à l'homme d'état.

Angela la négresse était donc une belle et douce fille, dont les traits, malgré leur couleur d'ébène, aurait fait honneur à une européenne; elle avait de beaux yeux, une chevelure abondante et des dents d'ivoire. Mistress Masson s'était attachée à son esclave et lui avait fait donner une certaine éducation. Angela savait la musique et dansait avec grâce; elle parlait l'anglais et même le français assez correctement.

Il était souvent question à Long-Wood de mistress Masson et d'Angela. Chacun, autour de l'empereur, s'accordait à louer la grâce et surtout la bonté d'Angela; Napoléon n'était pas le dernier à rendre hommage aux qualités de cette négresse, et à ce propos il dit un jour:

—J'ai rencontré dans ma vie, mais à des époques bien différentes, deux femmes de la même race que notre Angela. La première fois, c'était au Caire, lors de mon expédition d'Egypte. Cette négresse appartenait à un juif, qui demeurait à peu de distance de la mosquée que j'habitais. Elle se nommait Osamie, et appartenait vraisemblablement à la race cafre comme Angela, car elle était fort belle. Il paraît que l'imagination de cette fille s'était exaltée au récit des victoires du général en

chef français; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fit tout au monde pour me voir, et qu'on eut beaucoup de peine à l'empêcher de pénétrer jusqu'à moi. Lorsque je quittai l'Egypte pour revenir en France, elle s'adressa à Kléber qui me succéda dans le commandement de l'armée; mais celui-ci, ajouta l'empereur en souriant, qui n'était pas très difficile dans le choix de ses affections ne la laissa pas soupirer longtemps, et il ne serait pas impossible qu'à l'heure qu'il est un fils de Kléber ne fût partie de la population du Caire. Au surplus, dit encore Napoléon, il suffirait de quelques uns de ces rejetons pour changer la face de ce pays, car le sang français mêlé au sang africain ne peut manquer de former des hommes d'une audace capable de renverser les barrières vermoulues de l'islamisme.

« La seconde négresse que je vis, continua Napoléon, fut la Mazacnée, qui, sous le consulat, fit tant de bruit à Paris. C'était une esclave de la Martinique que Joséphine avait attachée à sa maison. Mazacnée, était à peu près du même âge que ma femme; elle avait été élevée avec ma demoiselle de la Pagerie, et cela dans les termes de la plus grande intimité; aussi ma femme la traitait elle avec une bonté toute particulière; rien n'était plus folâtre, plus divertissant que cette fille, qui cependant pouvait avoir alors une trentaine d'années. Malgré les soucis que j'avais alors, elle parvenait toujours à me dérider par ses lazzis, car elle était admise dans nos petits comités de la Malmaison. Cette singulière fille avait pris spécialement pour point de mire de ses espiègleries le second consul Cambacérès et Monge, que je recevais presque chaque

Comme philosophe, il a été méconnu, et il est grand.
Comme homme, il a été insulté, et il est d'une vertu stoïque.
Comme politique, il a été calomnié, mais on ne peut pas l'absoudre.

En terminant ces considérations, nous ne pouvons que rendre hommage aux rédacteurs du *COMERCIO DEL PLATA* pour tout ce qu'ils ont dit de flateur du COMMERÇANT auquel nous devons la lettre sur Robespierre, et l'auteur nous a chargé de leur exprimer publiquement combien il y a été sensible, ce que nous faisons avec plaisir.

La remise des passeports à M. le chargé d'affaires de Sardaigne vient ajouter une nouvelle preuve à ce que nous avons souvent dit, sur la manière dont Rosas comprenait le droit des gens. Ceux qui ne connaissent pas l'élasticité de cette théorie gouvernementale appelée les facultés extraordinaires, dans la main d'un homme semblable, pourront sans doute croire que seulement des motifs bien graves, bien puissants ont commandé l'emploi de cette sérieuse mesure. Il n'en est pourtant rien : un simple débat entre M. le baron Picolet et le chef de police, au sujet du pavé projeté par la population italienne lors de la réception du nouveau drapeau de l'Italie, a suffi au dictateur pour rompre en visière avec le représentant d'une nation amie. L'exposé des motifs pour s'excuser d'un procédé aussi violent, que Rosas adresse au gouvernement sarde, n'est qu'un tissu de mots vides et insignifiants, ou on chercherait vainement le sujet d'une accusation fondée.

C'est encore ici le moment de considérer comme Rosas dans tous ses actes arbitraires calcule sur l'impunité car en offensant aussi publiquement et aussi gratuitement le gouvernement sarde, n'est-il pas compté sur la prolongation de la lutte actuellement existante entre l'Italie et l'Autriche.

Et nous demanderons encore, quel peut être le but secret du dictateur en commettant cette nouvelle infraction au droit des gens ?

Le sort du brick de guerre français, le *PANDOUR*, commence à donner de sérieuses inquiétudes. Ce bâtiment est sorti de notre port, le 9 du mois de juillet passé, c'est-à-dire, depuis 43 jours, faisant route pour Rio Janeiro, sans qu'on en ait encore reçu aucune nouvelle.

Extrait d'une lettre de notre correspondant.

Buenos Ayres, le 10 septembre 1848.

« Rosas chaque jour fait un pas de plus dans son sys-

tème d'extermination contre les étrangers, et de guerre à mort aux progrès et à la civilisation, à mesure qu'il voit l'Europe battre en retraite devant lui.

« La France et l'Angleterre avaient encore à Buenos-Ayres un délégué dans la personne de M. Picolet, chargé d'affaires de Turin. Un de leurs nationaux était-il vexé ou lésé dans sa personne et ses intérêts, il pouvait encore élever ses réclamations jusqu'à lui et même protester au besoin contre les actes illégaux de l'autorité dictatoriale. Sa présence portait encore ombrage au farouche dictateur. Il vient de lui retirer son EXEQUATUR et de lui envoyer ses passeports. Les plus aveugles, les plus incrédules finiront ils enfin, par se convaincre que le système de FRANCIA au Paraguay, est celui que Rosas veut implanter sur les deux rives de la Plata. Tant que ce BRIGAND n'aura pas disparu de la scène politique, il n'y a plus pour la France, l'Angleterre et l'Italie, de légation possible à Buenos Ayres. »

Un infortuné prisonnier chargé de fers, M. Grégoire Lecoq a été transféré de l'Entre-Rios à Buenos Ayres, le 9 au soir,

On assure que cette translation a été exécutée sur la demande d'Oribe.

FRAGMENT DE LA VIE DE ROBESPIERRE.

(Par A. de Lamartine.)

[SUITE.]

Là on s'entretenait de la révolution, d'autres fois après une courte conversation et quelques badinages avec les jeunes filles, Robespierre qui voulait orner l'esprit de sa fiancée faisait des lectures à la famille. C'était le plus souvent des tragédies de Racine. Il aimait à accentuer ces beaux vers, soit pour s'exercer lui-même à la tribune par le théâtre, soit pour élever ces âmes simples au niveau des grands sentimens et des grandes catastrophes de l'antiquité dont chaque jour rapprochait son rôle et leur vie. Il sortait rarement le soir. Il conduisait deux ou trois fois par an madame Duplay et ses filles au spectacle. C'était toujours au théâtre français, et à des représentations classiques. Il n'aimait que les déclamations tragiques, qui lui rappelaient la tribune, la tyrannie, le peuple, l'échafaud, les grands crimes, les grandes vertus ; théâtral jusque dans ses rêves et ses délassemens.

Ainsi vivait un homme, dont la puissance, nulle autour de lui, devenait immense en s'éloignant de sa personne. Cette puissance n'était qu'un nom. Ce nom ne regnait que dans l'opinion. Robespierre était devenu peu à peu le seul nom que répétait sans cesse le peuple. A force de se produire à toutes les tribunes comme le défenseur des

opprimés, il avait pétrifié son image, son portrait même dans la pensée de cette partie de la nation. Son séjour chez les menuisiers, sa vie commune avec une famille d'honnêtes artisans, n'avaient pas peu contribué à inscrire le nom de Robespierre dans la masse révolutionnaire, mais surtout dans le peuple de Paris. Les Duplay, leurs ouvriers, leurs amis, dans les divers quartiers de la capitale, parlaient de Robespierre comme du type de la vérité et de la vertu ! Dans ce temps de fièvre d'opinion, les ouvriers ne se répandaient pas comme aujourd'hui, après leur travail, dans les lieux de plaisir ou de débauche, pour y consumer les heures du soir en vains propos. Une seule pensée agitaient, dispersait, rassemblait la foule. Rien n'était isolé et individuel dans les impressions : tout était collectif, populaire, tumultueux. La passion soufflait de tous les cœurs et sur tous les cœurs à la fois. Des journaux, à un nombre incalculable d'abonnés, pleuvaient toutes les heures et sur toutes les couches de la population comme autant d'éclatelles sur des matières combustibles. Des affiches de toutes les formes, de toutes les dimensions, de toutes les couleurs arrêtaient les passans dans les carrefours ; des sociétés populaires avaient leurs tribunes et leurs orateurs dans tous les quartiers. L'affaire publique était devenue tellement l'affaire de chacun, que ceux mêmes d'entre le peuple, qui ne savaient pas lire se groupaient dans les marches, et dans les places, autour de lecteurs ambulans qui lisaient et commentaient pour eux les feuilles publiques.

Parmi tous ces noms d'hommes, de députés, d'orateurs retentissant à leurs oreilles, le peuple choisissait quelques noms favoris. Il se passionnait pour ceux-là, s'irritait contre leurs ennemis ; il confondait sa cause avec la leur. Mirabeau, Pétion, Marat, Danton, Robespierre avaient été ou étaient encore tour à tour ces personnifications de la foule. Mais de toutes ces popularités, aucune ne s'était plus lentement et plus profondément enracinée dans l'esprit des masses, que celle du député d'Arras. La popularité de Mirabeau, plus nationale que démocratique, avait plus de prestige ; celle de Robespierre avait plus de solidité. Marat repugnait et ne ramenait que la lie. Le sang, dont il teignait ses feuilles, ne plaisait qu'au peuple en colère. Le sang froid ramenait l'esprit public à Robespierre. Pétion déclinait ; la faveur de Paris ne survivait pas aux services que la connivence du maire de Paris avait rendus aux agitateurs. On n'aimait Pétion que pour sa faiblesse. Mannequin populaire, il cédait à toute impulsion ; il n'en imprimait pas. Danton avait une grande force ; mais point de bonne renommée. L'honnêteté instructive du peuple rougissait secrètement de la mauvaise réputation de son favori. Danton n'était pour Paris que l'idéal d'un séducteur, non d'un législateur.

L'attachement que le peuple portait à Robespierre était un attachement d'estime. Il y avait une conviction dans les idées de cet homme, un mysticisme dans son nom, une sorte d'apostolat dans son rôle, une apparence de martyre dans sa pauvreté, dans sa patience, dans son isolement souffert pour la cause de tous. En aimant Robespierre le peuple croyait s'aimer lui-même.

(La fin à demain.)

jour ; il n'était sorte de plaisanteries que le ne fit à ces deux graves personnages. Tantôt c'était une plume d'oiseau qu'elle attachait au pan de l'habit du second consul, tantôt c'était un papillon qu'elle piquait à la perroque de Monge. La gravité de Cambacérès se trouvait souvent compromise par ces enfantillages ; quand à Monge, il prenait bravement son parti, et, voyant que ces folies faisaient rire ma femme, il se mettait volontiers de la partie. Au demeurant, cette négresse était caressée et flattée par tout le monde ; chacun lui faisait fête. Je crois bien qu'en maintes circonstances beaucoup de gens lui firent de riches cadeaux, car on exploitait l'espèce d'amitié que Joséphine avait pour elle. Quand la Mazacnée allait à l'Opéra ou à l'Opéra, c'était toujours en grande loge ; il fallait voir alors les coups de chapeau qu'elle recevait, et la manière bouffonne dont elle accueillait les hommages qui lui étaient rendus. Joséphine fut sur le point de la marier à son petit Chinois, pour lequel elle avait un véritable faible.

Ici, madame la comtesse Bertrand ayant interrompu l'empereur pour lui demander quel était ce petit Chinois, Napoléon répondit :

— C'était une espèce de nain difforme, dont ma femme s'était engouée à Paris ; c'était le seul Chinois qui fût en France, et dès lors elle avait voulu l'avoir derrière sa voiture. Elle le promena plus tard en Italie ; mais comme il la volait, pour l'en débarrasser, je le pris avec moi dans mon expédition d'Egypte. Ce petit monstre avait au Caire l'intendance de ma cave ; je n'eus pas plutôt passé le désert que, cherchant à faire de l'argent, il ven-

dit, à vil prix, deux mille bouteilles de vin de Bordeaux auquel je tenais beaucoup, dans la persuasion que je ne revendrais jamais. Quand on annonça mon retour de Syrie, il ne se déconcerta nullement, et courut au devant de moi pour me découvrir en serviteur fidèle, disait-il, la dilapidation de mon vin, qu'il attribua effrontément à tous ceux qu'il lui plut d'accuser. La fourberie était si peu soutenable, qu'il fut en un instant réduit à s'avouer lui-même le coupable. On me pressait fort de le faire pendre ; je ne le voulus pas, parce qu'on bonne justice il aurait fallu en faire autant de ceux qui avaient sciemment acheté et bu le vin. Je me contentai de le chasser et de l'expédier à Suez, où il devint... ma foi ! je n'en sus jamais rien.

« Quand je revins d'Egypte, poursuivit Napoléon, Mazacnée fut bien étonnée de ne point revoir son petit Chinois, son fiancé : elle jeta des hauts cris, mais Joséphine lui fit entendre raison, et elle se consola bientôt de la perte de son nain, elle recouvra son caractère enjoué, et sa bonne humeur fut, je crois, excitée par cette privation, car, ainsi que je le disais tout à l'heure, cette négresse devint le véritable lutin des Tuileries, le vrai démon malicieux des anciens châteaux du moyen âge. Il y a cependant une observation à faire ici. Mazacnée, belle par sa race, aimait réellement le vieux Chinois de Joséphine, elle l'avoua depuis à ma femme, et lui dit quelle ne l'oublierait jamais, quelque beauté dont fût donc celui qu'elle épouserait plus tard. Ceci prouve, mes dames, ajouta Napoléon, que, blanches ou noires, vous avez toutes en dignes filles d'Eve, de singuliers penchans et de bizar-

res préférences.

— Et Mazacnée, sire, que devint-elle ? demanda madame Montholon.

— Mazacnée avait un grand nombre d'adorateurs, reprit l'empereur, aussi le choix n'était-il pas facile à faire. Elle se décida enfin pour le neveu d'un de mes cochers de César, celui-là même qui, grâce à son ivresse, me sauva la vie lors de l'attentat de la rue Saint-Nicolas. Joséphine maria donc sa négresse à ce jeune homme en lui donnant une dot de cinquante mille francs, ce qui, joint aux économies de la négresse qui montaient à peu près à pareille somme, mit à même le jeune couple de s'établir marchand carrossier dans le faubourg Saint-Honoré : ils auraient probablement fait fortune, car, outre que Mazacnée était une femme économe et même très intéressée, son mari avait la fourniture des voitures de Joséphine, qui aimait à en changer souvent, ainsi que la pratique des principaux fonctionnaires de l'état, qui crurent faire leur cour à l'impératrice en adoptant ses fournisseurs ; mais la pauvre négresse mourut en couche à son premier enfant. Dans ce moment suprême où l'être se débat contre la destruction qui s'avance, la tendresse de cette pauvre femme pour Joséphine ne se démentit pas, elle voulut la voir avant d'expirer, et Joséphine toujours bonne, courut incognito chez sa première et obscure compagne pour la secourir et la consoler. Mazacnée s'écria en la voyant : « Ah ! madame, vous qui êtes si bienfaisante, dites à Dieu de me laisser vivre, je ne veux pas mourir ! »

PARTIE COMMERCIALE.

CHANGES.

Londres. 39 à 39½ pen. par piastre courante.
Paris. fr. 5 10 à fr. 5 15 par patacon.
Rio Janeiro. 10 p. 0/0 prime nominale.

DOUANE.

DECHARGEMENT D'OUTRE MER.—13 SEPTEMBRE.

Ripetto, 20 sacs farine.
Gonzalves, 90 sacs mais 100 caisses savon jaune.
Albani 182 paniers pommes de terre 16 sacs viande sèche 12 demi pipes tafia 24 barrils id.
Bunge Hutz, 10 sacs farine 8 idem blé.
Montero, 9 barrils farine maïs.
Manuso, 8 sacs mais.
Southgate, 2 fuilles tafia 9 jambons.
L'avallo, 3 barrils lard.
Antonini, 4 douzaines planches 120 sacs farine 22 id. mais en épis 106 idem ris 2 sacs mais 7 barrils beurre 20 dem farine de mais 86 sacs farine manioc.
Diego Lebas, 8 sacs pommes de terre 2 pipes vin 29 sacs farine 4 surons herbe 4 sacs farine manioc 28 idem baricots 1 rouleaux tabac.
Risseito, 62 sacs orge, 1 pipe vin sec.
Martine Mata, 51 sacs pommes de terre.
J. F. de la Paz, 40 sacs mais.
Delisle frères, 1 barril et 1 quarterole viande.
Dickson, 85 caisses de un fromage.

ENTREE AUX MAGASINS.—13 SEPTEMBRE.

Fragneiro, 202 barrils 8 demi id farine.
Zumarán, 10 surons herbe maté 39 sacs café.
Uragon, 89 barrils morue.
Pedemonte, 79 barrils farine.
Jerman da Costa, 175 barrils farine, 14 demi idem.
Llavallo, 1 surons herbe maté.
Gonzalves, 80 sacs farine manioc 20 surons herbe.
Gradin, 6 barril lard 3 surons herbe maté.
Southgate, 268 barrils 12 demi idem farine.

Eneas, 150 surons herbe maté.

SORTIES DE MAGASINS.—13 SEPTEMBRE.

Castels, 9 quarteroles huile 10 id. vin.
Eneas, 217 rouleaux tabac.
Rodriguez, 100 barrils farine.
Bourdin, 1 caisse chapeaux.
Nebel, 2 caisses chapeaux.
Antonini, 200 arrobes graisse 3 caisses fromage.
Barber, 2 caisses indiennes.
Bradshaw, 7 caisses pioles.
Green, 2 barrils bière 1 barrique vin.

AVIS NOUVEAUX.

Les créanciers de défunt Gielis sont priés de remettre leurs titres à M. Duret, major de la 2me Legion de G. N., qui reste chargé de les recevoir jusqu'au 15 courant. Passe ce terme, nulle réclamation ne sera admise.

On se présentera rue Colon, n. 105, de 11 heures du matin à 4 heures du soir.

Montevideo, le 11 septembre 1848.

AVIS.

UN CUISINIER sachant parfaitement son état, travaillant à la mode française et anglaise, connaissant la pâtisserie et sachant faire le pain, desire trouver un emploi, soit en ville, soit à bord de quelque navire. S'adresser à l'imprimerie du PATRIOTE.

MONTRECHARD.

Rue du Junca, n. 40.

Met à neuf les vieux chapeaux, et blanchit en toute perfection les chapeaux de paille.

SE DESEA ENCONTRAR

A inmediaciones de esta imprenta una casita de dos ó tres piezas como para un matrimonio, prefiriéndose la que tenga buen patio. para lo cual se dará una fianza. El que la tenga y quiera alquilarla puede dirigirse á esta imprenta

A LOUER

Rue de Sarandi près du marché plusieurs magasins, appartemens et chambres S'adresser au bureau de tabac rue de Sarandi, petite place de la police

A Louer, —

Une chambre garnie au genre de France, au premier.

S'adresser au bureau du PATRIOTE

Hamard, coiffeur, rue du 25 de Mai, n. 129, a l'honneur de prévenir les elegans de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier gout qu'il vendra au plus uste prix.

Nous invitons les personnes qui désireraient se procurer le premier ouvrage en entier de la collection des SEPT PECHES CAPITAUX, à adresser sans retard leurs demandes à l'imprimerie du journal, où il n'en reste que très peu d'exemplaires.

A vendre. —

Quelques vases de fleurs choisies. S'adresser au bureau du PATRIOTE.

— 24 —

Jules.—(à part) Ah! il faut être républicain pour lui plaire. Mais c'est facile.... (Au public) Voyez un peu à quoi tient l'opinion: je vais devenir un républicain enragé, un vrai Jacobin, si ça peut lui être agréable.

Il prend des robans qu'on lui donne de plusieurs côtés, il en met à toutes les boutonnières et à son chapeau.

Amédée, (Entrant)—Qu'y a-t-il? La république est définitivement proclamée?

Derville.—Oui, citoyen, et le gouvernement provisoire vient d'être salué à l'Hôtel de Ville. Voilà sa proclamation.

Il montre un imprimé.

Jules.—(à part) J'espère que j'en ai, de la couleur.... locale; et pour peu que ça continue dans cette voie, je deviendrais tellement républicain que j'aurais de la peine à me reconnaître moi même.

Tous.—Lisez, lisez!

Derville s'avance sur le devant de la scène, tous l'entourent.

Derville.—(il lit).—

PROCLAMATION

DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.*

Un gouvernement rétrograde et oligarchique vient d'être renversé par l'héroïsme du peuple de Paris.

Ce gouvernement s'est enfui en laissant derrière lui une trace de sang

* C'est la proclamation textuelle du Gouvernement provisoire.

qui lui défend de revenir jamais sur ses pas.

Quand le sang coule, quand la capitale de la France est en feu, le mandat du gouvernement provisoire est dans le péril et dans le salut public.

La France entière l'entendra et lui prêtera le concours de son patriotisme.

Sous le gouvernement populaire que proclame le gouvernement provisoire, tout citoyen est magistrat.

Français, donnez au monde l'exemple que Paris a donné à la France: préparez vous par l'ordre et par la confiance en vous mêmes, aux institutions fortes que vous allez être appelés à vous donner.

Le gouvernement provisoire veut la république sauf ratification du peuple français, qui va être immédiatement consulté.

L'unité de la nation formée désormais de toutes les classes de la nation qui la composent;

Le gouvernement de la nation par elle même;

La liberté, l'égalité et la fraternité pour principes;

Le peuple pour devise et pour mot d'ordre.

Voilà le gouvernement démocratique que la France se doit à elle même, et que nos efforts sauront lui assurer.

Le gouvernement provisoire est composé de:

MM. Dupont (de l'Eure).—Lamartine.—Crémieux.—Arago.—Ledru Rollin.—Garnier Pégas et Mrie.

Laridolle.—Ça doit être bien curieux à voir, les sauvage militaires.

Furet.—Unitaires!

Laridolle.—Et ben, oui.... militaires; j'entends bien.

Jules.—(à part) Ah! quelle idée!

Furet.—(criant à l'oreille de Laridolle.) U—ni—tai—res!

Laridolle.—Militaires.....Unitaires....il n'y a pas grand' différence.

Jules.—(à part.) Oui, c'est la seule manière de me débarrasser à jamais de ce rival incommode.

Voix au dehors.—Vive la République! Vive Lamartine!

Laridolle.—Qu'est ce qu'il y a?

Ils vont tous au fond regarder ce qui se passe.

Jules.—(à part.) Encore une émotion révolutionnaire!

Cyprien.—(qui regarde au fond.) C'est le peuple qui se porte en masse à l'Hôtel de Ville, voyez toutes ces armes briller, tous ces drapeaux flotter, toute cette foule en mouvement!.... on dirait un grand jour de fête!....

Furet.—Oh! si nous y allions aussi.

Laridolle.—Ca va! Ca va!

Cyprien.—Il n'en faut pas moins laisser un poste à la Barricade. On ne sait pas ce qui peut arriver, (à Laridolle,) tu feras le service avec la compagnie.

Laridolle.—(mécontent) alors, c'est moi qui reste. J'ai pas d'chance.

Furet.—J te raconterai ce que nous aurons vu; c'est la même chose.

— 21 —

Sortent Cyprien, Furet, et une partie des hommes armés.

SCENE VII.

JULES, LARIDOLLE, 6 hommes au poste, puis FLIPOTARD.

Jules.—(à lui même) Le succès ne dépend que d'un peu d'adresse: je ne puis en manquer dans cette circonstance, ah! Monsieur Amédée! vous voulez surprendre les bonnes grâces de ma future, à la faveur d'une Révolution....qui a réussi!....Mais, moi aussi, je vais me révolutionner! moi aussi, je vais me faire Républicain, s'il ne faut que cela pour plaire. Et en outre, je vous ménage un petit tour, qui, je l'espère, me débarrassera complètement de vous.

Flipotard.—(Entre pensif. Il est en uniforme.) Ma foi! je me décide, je vas rejoindre ma compagnie.

Jules.—(l'apercevant.) Et où allez vous donc comme cela, père Flipotard?

Flipotard.—Eh! mon ami.....je vais où le devoir m'appelle, à mon poste.

Jules.—Déjà!

Flipotard.—Il y a long temps que j'y ai fait porter mon fusil par le tambour....cela prouve au moins ma bonne volonté....C'est d'ailleurs le moment de se montrer, pour veiller au rétablissement et au maintien de l'ordre.

Jules.—Je vois avec plaisir, citoyen (Flipotard le regarde étonné) Flipotard, que vous avez modifié vos opinions politiques.

AVIS DIVERS.

Industria Francesa.

Habiendo sido coronada mi larga experiencia por el mejor éxito, el gobierno francés ha tenido á bien concederme la patente de fabricación de una pasta llamada: "Jabon Preservador de la Ropa" (Savon Vestimental), muy superior á todos los que se han fabricado y vendido hasta la fecha. Creyendo deber dar el mayor desenvolvimiento á este raro producto tan universalmente apreciado en Europa, he formado depósito de dicho jabon en todas las ciudades principales.

PROPIEDAD DEL JABON PRESERVADOR DE LA ROPA.

(Savon Vestimental.)

Para evitar las falsificaciones, cada pastilla vendrá acompañada de un anuncio igual al presente y firmado de mi puño.

Este jabon tiene la propiedad de sacar toda clase de manchas, sea de "barnis, aceite, grasa, pintura, etc., etc.," y produce un resultado satisfactorio sobre géneros de "lana paños, etc., etc.," sin alterar en lo mas mínimo su calidad, ni dañar el color.

MODO DE USARLO.

Basta agarrar una pastilla y refregar con ella, en seco y levemente el género manchado, sacar espuma del jabon con una escobillita mojada en agua, y despues secarlo con un pedazo de género de lana para que la mancha desa-

parezca en el momento.

Las personas amigas del aseo podrán procurarse este jabon al módico precio de 6 vintenes.

G. PELLERON.

Calle del 18 Julio, N.º 37.

Gants et cravattes

Gants de chevreau de couleur pour hommes et pour dames; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. En vente chez F. Martin, coiffeur, rue du 25 mai n. 251, maison du Consul Italien.

— Un cuisinier Français. —

Sachant bien son état, ainsi que la pâtisserie et la confiserie, desire trouver un emploi.

S'adresser au bureau du "Patriote."

— A vendre ou á Louer.

Une "Pâtisserie et Confiserie," en face de l'Eglise du Cordon.

S'adresser chez M. Villate, café de "l'Espérance," au cote gauche du Marche en allant dehors.

AVISO A LOS AFICIONADOS A LA LENGUA CASTELLANA.

NUEVA GRAMATICA ESPAÑOLA.

Sobre un plan muy metódico, con un tratado de la ortografía moderna, segun la academia española, y otro de la sintaxis con ejercicios de analisis gramatical y lógica; 1 vol. en

8.º — precio 12 reales. En la librería de D. Jaime Hernandez y en la Nueva calle del 25 de Mayo.

NOUVEAU RESTAURANT DE PROVENCE.

Déjeuners et dîners á la carte; les mets les plus exquis et les plus variés, "servis á toute heure du jour." On entreprend au dehors les repas et les soirées. Pensionnaires et portavivandes, á des prix très modérés, et servis avec la plus grande exactitude.

Rue de los Treinta y Tres, n. 23.

Les personnes qui désiraient se procurer la première partie des GIRONDINS dont le PATRIOTE vient de reprendre la publication pourront s'adresser á la imprimerie de ce journal où ils pourront l'acquérir moyennant une très faible retribution.

A VENDRE.

Un jeune cheval tres doux, propre á tout genre de travail,

S'adresser á l'imprimerie du "Patriote," rue Perez Castellanos, n.º 162

AVIS A MM. LES ABONNES.

Ceux de MM. les abonnes au "Patriote," qui auraient déchirés ou egares quelques feuilles des SEPT PECHES CAPITAUX, que nous avons récemment publiés, peuvent les faire reclamer á l'imprimerie, où on leur remettra sans frais.

Le propriétaire-gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos n.º 162.

— 22 —

Flipotard.—Et toi?...il me semble que tu n'étais pas Républicain ce matin.

Jules.—Erreur, papa Flipotard, erreur de vos sens abusés. Je suis Républicain, de la tête aux pieds, je l'ai toujours été...au fond du cœur; mais comme employé du gouvernement, je ne pouvais pas lui faire d'opposition; ensuite, connaissant votre manière de voir, et comme votre gendre futur, je ne pouvais vous contrarier par mon opinion politique.

Flipotard.—(gravement) Ah! vraiment! Je ne te savais pas autant de dissimulation. Au reste, tu fais bien, Jules: il n'y a qu'un parti que je déteste, moi, et dont je ne serais jamais...c'est ce lui de l'opposition.

Jules.—Vous pensez comme un bon citoyen, père de famille, et propriétaire.

Flipotard.—Ah! voilà ce qui me plaît...c'est qu'avec cette République là on pourra être propriétaire sans dangers. Ce sont de braves gens, je leur accorde mes sympathies, Monsieur Amédée Poinot m'a dit tant de bien d'eux...

Jules.—Monsieur Amédée!... il va donc mieux?

Flipotard.—Il va bien, tout á fait bien.

Jules.—(ironiquement) Grâce aux bons soins de Mademoiselle Hortense!...si vous aviez vu sa douleur... Elle prend beaucoup d'intérêts á votre voisin, Mademoiselle Hortense.

Flipotard.—(á part) Est ce qu'il

saurait? (haut.) Elle est si bonne, si sensible...

Jules.—(sérieusement,) je vous avouerai franchement, que cette sensibilité, de la part de ma future, pour ce jeune étranger, m'a paru...inconvenante.

Flipotard.—(Embarrassé) Est ce que tu pourrais supposer?...

Jules.—Je suppose tout simplement que votre fille ne m'aime pas.

Flipotard.—(vivement) C'est vrai, elle vient de me le déclarer tout á l'heure.

Jules.—(surpris) Elle vous en a fait l'aveu?

Flipotard.—Ne m'en parle pas, j'en ai la tête...grosse comme ça! C'est ce qui m'a décidé á aller rejoindre ma compagnie.

Jules.—C'est peut être aussi ce qui vous a rendu Républicain?...

Flipotard.—Ecoule avant tout, je suis père...

Jules.—Mais votre promesse, vous ne pouvez l'oublier.

Flipotard.—Que veux tu donc que je fasse, si elle refuse de t'épouser? je ne puis ce pendant pas me marier á sa place?

Jules.—Votre conduite, Monsieur Flipotard, est vraiment hétéroclite... pardon de l'expression...Pour me venger, je devrais laisser consommer ce monstrueux mariage, vous le mériteriez...

Flipotard.—Comment, qu'y a-t-il?

Jules.—(avec un entrainement feint) Mais la vertu, l'amour, l'amitié l'emportent en moi, sur le ressentiment et

la vengeance. Je vais tout vous dire.

Flipotard.—Parle, parle...Tu me glaces d'épouvante.

Jules.—C'est un secret, mais je vais vous le confier, parceque le bonheur de votre fille, votre honneur en dépendent.

Flipotard.—Tu me fais mourir á petit feu... parle donc.

Jules.—(á part) Je l'ai suffisamment préparé, maintenant frappez. (haut) Apprenez que M. Amédée... est... marié...

Flipotard.—Marié... le scélérat!

Jules.—Il s'est marié en Amérique avec une sauvage unitaire.

Flipotard.—C'est donc pour cela qu'il me parle sans cesse de Montevideo et de Buenos Ayres! Mais il n'y a pas que des sauvages dans ces pays là, d'où vient un pareil choix.

Jules.—Si sa femme out été présente, il l'eût ramenée avec lui; mais une sauvage... vous comprenez... il ne pouvait décemment pas le faire. Aussi, il l'a plantée lá.

Flipotard.—C'est abominable! je vais le dénoncer au procureur du roi.

Il va pour sortir, Jules le retient.

Jules.—Mais vous ne vous rappelez donc plus que vous êtes républicain, et que des procureurs du roi, il n'y en a plus.

Flipotard.—C'est vrai. Que faire?..

Jules.—Pas de scandale, père Flipotard. Il faut avouer tout bonnement la chose á votre fille, et la marier avec son prétendu passé, le plus tôt possible. Quant á moi, je suis prêt... et

demain nous ferons publier les bans... tout de suite même si vous voulez!...

Flipotard.—Diable! comme tu y vas! L'affaire est grave et mérite réflexion!... Je vais y penser. (A lui même) Voyez un peu comme les jeunes gens d'aujourd'hui sont pervers: épouser deux femmes; quelle horreur. De mon temps on les aimait toutes, mais on n'en épousait qu'une au moins.

SCENE VIII.

DERVILLE, CYPRIEN, FURET, entrant suivi d'une foule de peuple, FLIPOTARD, LARIDOLLE, JULES, puis HORTENSE, AMÉDÉE.

Ils portent tous des rubans tricolores á leur boutonnière, et quelques uns au chapeau. On porte le drapeau tricolore du jour, tambour, etc. Ils entrent aux cris de:

Tous.—Vive la République! vive Lamartine! vive le gouvernement provisoire!

Tous se rangent sur la scène.

Chant des Girondins

CHŒUR.

2

Nous, amis, qui loin des batailles Succombons dans l'obscurité, Vouons du moins nos funérailles Á la France, á la liberté.

Mourir pour la Patrie, C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

— 23 —